

**FORUM avec
CLAUDE BAECHER,
FRÉDÉRIC DE CONINCK,
ÉLIAN CUVILLIER.
Pomeyrol, lundi 8 mai 1995**

débat conduit
par
Gérard PELLA
et
Bernard BOLAY

1. QUESTIONS DE CLARIFICATION

à Claude Baecher : *Que voulez-vous dire en donnant au Christ un « statut d'aliénation » pour aujourd'hui ?*

Claude Baecher : Le mot « aliéné » se rapporte à l'être de l'Eglise (non pas l'institution, mais l'ensemble de ceux qui sont en communion avec le Christ), parce que ce monde ne reconnaît pas le gouvernement du Christ, et fonctionne avec d'autres principes que celui de l'Esprit du Christ. Cette aliénation n'est pas choisie par l'Eglise, elle est subie (à l'image de la croix, aliénation elle aussi : le Christ est mort *en-dehors* de Jérusalem). Notre statut est celui d'étrangers, de voyageurs en ce monde jusqu'à la parousie. Notre éthique est-elle tellement accommodée et arrangeante que nous ne vivrions plus en contraste avec ce monde, comme nous y invite pourtant le Sermon sur la Montagne ?

à Frédéric de Coninck : *Est-ce que le discours de l'Apocalypse reflète seulement une tranche de vie précise de l'Histoire passée de l'Eglise, ou a-t-il une dimension prophétique, transcendante, par laquelle Dieu parlerait ?*

Frédéric de Coninck : Il n'y a pas d'opposition entre immanence* et transcendance* dans mon esprit. Nous ne possédons pas la vérité nue (« nul ne peut voir Dieu face à face et vivre » : Dieu ne montrera à Moïse que sa bonté, sa capacité à le rejoindre dans sa faiblesse humaine). On ne peut démêler ce qui appartient

* Pour une définition de ces termes, se reporter au glossaire aux pages 85 à 88.

à une situation et ce qui est transcendant. L'inspiration est le souffle de Dieu dans une situation (ici situation de souffrance). On peut trouver le même souffle dans des situations différentes : dans l'Exode et dans l'Apocalypse, celle d'un peuple esclave et celle d'une église persécutée. La Bible nous propose, par des images récurrentes, une généralisation typologique plutôt qu'une réelle prévision de l'Histoire, qui nous révélerait un enchaînement de faits implacables, déjà écrits. Des personnages, images, événements typiques apparaissent dans l'Écriture, que l'on peut rapprocher d'équivalents réels au gré des événements. La Bête qui monte de la mer est typique : figure proche du Léviathan, qui réapparaît dans Daniel, dans l'apocalyptique* juive ; et Jean identifie à son tour du « bestial » dans l'histoire humaine. Mais cet ensemble de cycles ne tourne pas complètement sur lui-même : il mène quelque part, anticipe quelque chose de plus radical qui se produira *après*, et qui s'apparente de manière analogique au combat présent.

à Frédéric de Coninck : *Qu'entendez-vous alors par événement qu'on peut repérer dans l'Histoire ?*

Frédéric de Coninck : On peut voir à l'œuvre dans l'histoire humaine des forces de guérison et de destruction. Pour ma génération, le mur de Berlin et la persécution à l'Est avaient toujours existé : la chute du mur en 1989 a été ressentie comme un butoir, une fin pour un système persécuteur, oppressant. Même chose pour la fin de l'apartheid en Afrique du Sud. On voit donc que l'univers n'est pas livré aux forces de destruction, même si tout n'est pas résolu. Mais on attend mieux encore !

2. CHOIX HERMENEUTIQUES DES ORATEURS

à Elian Cuvillier : *Le message apocalyptique est-il pour vous la justification par la Foi traduite en images ? Y a-t-il un « pas encore » ou tout est-il déjà accompli ?*

Elian Cuvillier : J'ai bien sûr une grille d'interprétation, une compréhension du texte biblique : il y a une anthropologie*, une sotériologie* constitutives du Nouveau Testament : la contestation d'un Homme qui monte vers Dieu par le Dieu qui descend vers l'Homme. C'est la justification par la foi *de* Christ, la *Fides Christi* (la Foi n'est pas notre œuvre, mais la relation d'union entre Christ et le croyant). Paul, l'Apocalypse de Jean ne sont pas « enthousiastes » : Jean affirme la victoire du Christ parce qu'à la croix et à la résurrection s'est joué quelque chose de décisif ;

mais pour ne pas nier la réalité, il doit bien admettre qu'il y a du « pas encore ». Toutefois, ce qui permet d'espérer est un événement passé qui a dit l'essentiel : l'Agneau immolé pour Jean de Patmos, le Dieu crucifié pour Paul. Je ne peux ni amener ni provoquer cet essentiel, il est donné, mais je dois me décider devant lui.

à Elian Cuvillier : *La Jérusalem céleste est-elle une réalité extérieure ou intérieure, que l'on vivrait avec le Christ ?*

Elian Cuvillier : Il faut garder la dimension d'extériorité. Tout nous vient de l'extérieur dans la justification par la foi. C'est le cas de la Jérusalem Céleste, mais je ne peux la conceptualiser, lui donner le moindre contour scénique, autre qu'imaginaire.

à Elian Cuvillier : *Le discours de Mc 13 est-il celui de Marc ou de Jésus ?*

Elian Cuvillier : Les deux ! Nous n'avons pas accès à Jésus en dehors de la médiation des Ecritures, de sa compréhension par les Evangélistes.

à Frédéric de Coninck : *L'Apocalypse serait-elle une critique de l'apocalyptique comme celle de Marc critiquerait l'apocalyptique courante ?*

Frédéric de Coninck : Je vois deux différences :

– Dans l'apocalyptique juive, l'histoire est une succession implacable d'événements annoncés, la conception du temps est fermée. En regard, l'Apocalypse de Jean offre un temps plus ouvert, plus proche du temps prophétique. Elle appelle à se déterminer dans l'aujourd'hui.

– La figure de l'Agneau égorgé, à qui est conférée la royauté, et qui est la figure exemplaire du don de soi, gage de l'avenir. Mais il faut parler de l'utilisation d'un genre plus que d'une critique interne de l'apocalyptique.

Elian Cuvillier : Je partage cette idée (développée par Pierre Prigent) d'une dimension prophétique de l'Apocalypse de Jean. Par exemple, dans les 20 premiers chapitres de l'Apocalypse on parle de la défaite des rois de la Terre, mais en Ap 21 ils amènent leur gloire à Jérusalem ! La figure de l'Agneau immolé ménage une ouverture qui va au-delà d'une simple vengeance.

Claude Baecher : Je souscris également à cette thèse.

à Frédéric de Coninck : *Est-ce que Jésus n'a pas incarné dans sa personne ce discours contestataire qui dérange ?*

Frédéric de Coninck : Oui, et à ce sujet il faut interpréter « Mon Royaume n'est pas de ce monde » non en terme de lieu différent, mais lire (avec la TOB) : Mon Royaume ne *procède pas* de ce monde. Il n'est pas ailleurs que ce monde, il le conteste.

à Frédéric de Coninck : *L'Apocalypse a selon vous un langage irrationnel mais révèle une structure très rationnelle !*

Frédéric de Coninck : Les productions irrationnelles (rêves, associations d'idées) obéissent à une logique, répondent à des contraintes, même affaiblies. Jean rêve, a une extase, mais fait des citations bibliques ! Il a utilisé son bagage symbolique propre et l'a restitué dans l'événement qu'il a rencontré dans le ciel, de façon, une fois encore, *incarnée* dans l'imaginaire social de son époque. J'oppose l'imaginaire au rationnel et non au réel. Il restitue une réalité perdue par le rationnel. Par exemple, l'imaginaire a une fonction de protestation, montre l'injustifiable d'une réalité que le rationnel prétend justifier.

– *Comment garder un sens de la temporalité dans l'interprétation des images, le fait que l'Apocalypse indique un chemin, et pas seulement des images qui donnent un sens ?*

Claude Baecher : Le concept de parousie* induit un temps mais pas uniquement avec un « avant » et un « après ». Le terme grec indique la visite, *l'arrivée* proche et *la présence* d'un haut dignitaire. C'est la grande image eschatologique du Nouveau Testament, qui englobe le temps où l'Esprit souffle parmi les humains morts spirituellement, où il y a une proximité. Une autre image apocalyptique qui montre la temporalité est celle des « douleurs de l'enfantement » : le discours apocalyptique est aussi un discours sur la souffrance. Il faut s'attendre à un « travail ». Là aussi, il n'y a pas qu'un avant et un après, la radicalité d'une rupture ; des temps précèdent la naissance. Je déteste l'expression « eschatologie réalisée » que même Dodd a reniée, il vaut mieux parler d'une eschatologie en cours de réalisation, d'un vecteur, d'une *attente* plutôt que d'une *tension*, terme trop statique. Le mot « tension » ne m'aide pas à vivre l'éthique, mais seulement un dilemme intérieur.

Elian Cuvillier : Je partage largement ce qui vient d'être dit. Il y a une progression du temps vers un achèvement, qui est cette manifestation. L'eschatologie réalisée est un risque contre

lequel Paul a toujours voulu lutter, à Corinthe par exemple. Et même Jean : si tout était réalisé dans la Parole de Jésus à Marthe, « je suis la Résurrection et la vie », on ne voit pas pourquoi il aurait par la suite rendu la vie à Lazare après avoir « ressuscité » Marthe. Le signe suit le discours : Jésus prend en compte le monde et sa souffrance

Aux trois intervenants : *Faut-il encore parler de l'eschatologie face aux sectes et à ceux qui jouent sur le registre de la peur, est-il bon de réutiliser un langage qui parle de la fin ?*

Claude Baecher : Dès lors qu'on accepte les notions de durée, de comptes à rendre à Dieu, il y a un discours sur la fin à maintenir. A moins que l'on mutile la Bible, mais dans ce cas il faut le dire ! (...) Comment traiter la peur, sinon en rappelant en même temps les promesses du Seigneur et la bonté du Dieu qui crée, sauve, précède toute œuvre dans son amour (et n'en dispense pas) ? En réponse à la peur il convient également d'avertir contre toute spéculation et enseigner le thème très fréquent dans les apocalypses de la soudaineté, de la surprise : point de crainte de se tromper sur une date éventuelle ! Car l'anxiété vient également de ce que l'on croit pouvoir maîtriser l'advenir. Même le Christ avouait sa totale incompétence sur le sujet.

Frédéric de Coninck : Le discours apocalyptique est un remède : notre imaginaire est un champ de bataille entre motivations positives (désir de communion humaine, de vie) et motivations négatives (domination de l'autre, protection, désir de solitude, de mort). L'Esprit réveille les motivations positives, le discours apocalyptique appelle à une guérison profonde de nos motivations.

– Pouvez-vous en dire un peu plus sur le jugement, définir son contenu, sa portée (individuel ou collectif), son lien au salut, et à l'élection ?

Elian Cuvillier : le Nouveau Testament affirme qu'il y a (ou aura) un jugement. Cette notion est fondamentale. La supprimer serait supprimer l'humanité. Quelqu'un qui est déclaré irresponsable dans un procès par un tribunal n'existe plus. Mais le Nouveau Testament nous interdit de dire qui sera jugé, ou comment et selon quels critères. Nous ne pouvons qu'annoncer une parole qui puisse permettre à l'individu d'échapper au jugement. La question de l'universalisme est à mon avis un faux problème. En disant que tous seront sauvés, je prends la place de Dieu, en édictant que seuls ceux qui croiront seront sauvés, je le rends

prisonnier de sa propre Parole. Je peux avoir une espérance sur ces questions, mais pas un savoir.

Frédéric de Coninck : On peut dire que Dieu répondra à la prière de tous ceux qui demandent justice.

Claude Baecher : Il faut faire de la théologie à partir de la créature et pas du Créateur (d'accord sur ce point avec Elian Cuvillier). Mais si le Créateur se révèle en tant que ce qu'il est, il fixe une norme de ce que signifie être « peuple de Dieu » ; il y a ce qui reflète Dieu, et ce qui ne le reflète pas et qu'il a en horreur, et rejette. Je ne peux dire qui sera sauvé, et ceux qui entreront dans la communion du Seigneur le seront par don. Mais tout être entrera dans le jugement des œuvres, y compris le croyant. Nos meilleures bonnes œuvres doivent être purifiées et je crois à leur justification, mais, aussi, à la nécessité d'œuvres précises de la part des chrétiens. Même si je confesse avec tout le camp de la Réforme que notre sanctification et notre obéissance au Christ seront toujours imparfaites, elles doivent être sérieuses. Ce dernier point rejoint la pneumatologie* et l'incarnation de la Grâce.

Frédéric de Coninck : Essayons de comprendre le jugement de manière moins dramatique, sans l'attacher aux personnes. Imaginons Jésus qui revient et nous dit les choix qui comptent et qui demeureront dans le monde à venir : « j'avais faim, et vous m'avez donné à manger. J'avais soif, et vous m'avez donné à boire, etc... » Ces gestes de miséricorde et de solidarité sont le fondement du monde à venir, où se détourner de son semblable n'aura plus cours. Mais le nouveau monde ne peut pas commencer sans ce jugement, cette rupture, cette élimination des pratiques égoïstes et oppressives.

Elian Cuvillier : Là je ne peux pas être d'accord avec le critère du jugement !

– N'y a-t-il pas dans l'Écriture une autre théologie, qui nous permet de tenir un discours qui part du Créateur, et qui nous autorise à exercer un discernement et un jugement, et à ne pas en rester à nous-mêmes (voir la discipline ecclésiale, par exemple) ? Le Nouveau Testament nous donne des critères pour savoir si quelqu'un est sauvé ou pas : la confession publique du Christ, les œuvres que la personne porte (cf. Judas).

Elian Cuvillier : Le Nouveau Testament me permet d'avoir un discours sur le Créateur, mais désormais à partir de ce qui m'est révélé en Christ. Je n'ai rien à dire sur l'*Opus alienum*, l'œuvre

cachée de Dieu. Ce que Dieu fait sur son trône m'est inconnu à part ce que j'expérimente personnellement dans ma foi : arrête-t-il les guerres, guérit-il ou non ? Si j'essaie de répondre, je bute sur Auschwitz. Sur ce point, je me retrouve plus du côté de Luther que du côté de Calvin. Bien sûr, le Nouveau Testament me dit ce qu'il faut pour être sauvé et ce qui mène à la perte. Mais je ne dirai jamais que Judas est perdu, parce que je ne suis pas Dieu ! Dieu n'est pas prisonnier de l'Écriture. Bien sûr, Dieu ne peut se contredire, mais Dieu n'est pas homme : pourquoi ne pourrait-il pas déclarer Judas perdu et le sauver ? C'est notre regard humain qui crée la contradiction. Dieu est libre de faire ce qu'il veut. Certes je ne doute pas de mon salut, mais ce n'est qu'individuel.

– Une question qui sent le souffre : quid de la réalité de l'enfer ? Est-ce une image qui invite à la décision et rien de plus ? Est-il déjà existant ? S'il y a une création nouvelle, comment intégrer une vision de l'enfer au « radicalement neuf » de cette nouvelle création ?

Elian Cuvillier : Je *démythologiserai* ici, au sens noble du terme : j'interpréterai une image, un mythe, un récit qui veut dire quelque chose de fondamental sur la compréhension de notre rapport au sacré, à Dieu, au monde : l'enfer signifie qu'il y a du jugement. Je ne peux donc pas dire que tout le monde sera sauvé, parce que pour un juif, dire qu'Hitler sera sauvé serait un scandale ! C'est une question à laquelle donc *je ne peux pas* répondre.

Frédéric de Coninck : C'est l'occasion de préciser un principe herméneutique* : il y a des thèmes qui dans la Bible évoluent. Dieu intervient après le meurtre d'Abel, et pose une limite à la vengeance (sept fois) pour protéger le meurtrier. Dans la loi de Moïse, c'est seulement le talion. Dans les Psaumes, ce n'est même plus le juge mais Dieu qui exerce la vengeance. Et enfin dans le Nouveau Testament, on est fils de son Père dans le Ciel en ne se vengeant plus du tout ! Le dernier mot prononcé par Jésus sur la croix est un appel à pardonner le péché le plus grand. Il y a donc sur le thème de la vengeance, comme sur d'autres thèmes, une dynamique interne à la Bible qui est tendue vers une suppression de la vengeance. J'ai tendance à considérer, mais sur ce sujet on en est réduit aux hypothèses, que les images de l'enfer sont un stade dans cette dynamique et qu'elles s'adressent particulièrement à des personnes qui souffrent présentement.

Claude Baecher : Je ferai une différence entre vengeance et rétribution. Celui qui a refusé consciemment le message de l'Evan-

gile sera dans le lieu où il aura choisi d'être, et non dans le lieu où Dieu le mettra. L'image de l'étang de feu du Nouveau Testament a pu s'inspirer à la fois de la vallée de Gê-Hinnom (géhénne) et du récit de l'éruption contemporaine du Vésuve, et je rejoins volontiers une interprétation psychologique de l'enfer (ce qui ne nie pas sa réalité) : le regret éternel d'avoir refusé le grand cadeau de Dieu est ce feu qui dévore pour toujours.

Frédéric de Coninck : A titre personnel, j'ai du mal à concevoir un « camp de concentration éternel ».

Claude Baecher : Certes, je suis aux limites de ce qu'il est possible de dire, mais je ne peux m'ériger en juge de ce que Dieu me dit qu'il fera (...) Le discours de Jésus sur la Géhenne dans des situations très concrètes s'éloigne du discours sur l'enfer comme ce qui serait seulement à venir. Ceux qui sont morts spirituellement le sont déjà (Jean parle de la première mort et de la seconde). Ceux qui sont morts aujourd'hui sont ceux qui ne se sont pas ouverts à la grâce de Dieu. Dans l'évangile de Matthieu, Jésus met en relation la Géhenne, ce mal-vivre éternel, avec ce que l'on fait dans son corps aujourd'hui, à ce qui se vit au niveau de l'éthique.

– Quel lien y a-t-il entre l'Esprit, cette nouveauté déjà présente, et l'eschaton ?*

Elian Cuvillier : L'Esprit est ce qui continue jusqu'au terme à rendre le Christ présent en moi.

Frédéric de Coninck : Dans le procès qu'il a avec Dieu, Job a un « joker » : ce « vengeur du sang » que Job sait vivant. L'Esprit est cet avocat, ce consolateur qui nous permet d'attendre la fin. Si nous ne désirons que vengeance dans les situations de souffrance, nous faisons fausse route. L'Esprit peut nous amener à désirer autre chose : la réconciliation et la communion entre les hommes.

Claude Baecher : Dans l'Évangile de Jean, ch. 3, Jésus met en relation « naître de nouveau d'eau et d'Esprit », et entrer dans le Royaume de Dieu. La nouvelle naissance n'est pas une fin en soi, mais est ordonnée à planter ici cette création nouvelle qu'est le Royaume. Ce n'est pas un salut individuel, nous sommes citoyens d'une réalité nouvelle. Tel est le rôle de L'Esprit en deçà du temps où la patience de Dieu prendra fin. Mt 19,28 parle bien

de la « nouvelle naissance de la terre ». Elle doit aussi être touchée par l'Esprit, et pas seulement le cœur des individus, ou un peuple particulier.

3. QUELLE ETHIQUE ET QUELLE HOMILETIQUE* FONDER A PARTIR DE L'ESCHATOLOGIE ?

– Notre contexte est particulier, avec l'importance nouvelle de la question écologique, l'arrière-plan de la modernité dominée par la raison, et notre peur de parler de l'au-delà par crainte de tomber sous le coup de la critique du religieux comme opium du peuple. Que devons-nous, que pouvons-nous dire à notre génération en fonction de ce contexte ?

Elian Cuvillier : Il ne faudrait pas parler de « Fin du Monde », thème qui peut parler à un certain public, pas celui des églises dont je fais partie... Mais plutôt de « Fin d'un Monde ». Les disciples de Jésus ont fait la confusion. Nous pouvons réintégrer l'apocalyptique en s'interrogeant sur ce que signifie la fin de notre monde.

Claude Baecher : Nous avons expulsé du débat le discours biblique de consolation concernant la terre mais également face à la mort. « Où sont nos morts » nous préoccupe moins aujourd'hui qu'au premier siècle, ou au seizième, où la question était terriblement présente. La question peut revenir demain, à grande échelle...

Elian Cuvillier : Nous pouvons trouver de nouvelles formulations, à l'instar de L'Apocalypse de Jean qui s'empare de l'attente apocalyptique juive pour la dépasser, et du coup nous libérer des expressions qui ne parlent plus, par un travail herméneutique, telles que « aller au ciel » (ce qui signifie être en Christ aujourd'hui et après ma mort).

Frédéric de Coninck : Le quidam comprendra davantage l'expression « aller au ciel » que « être en Christ » !

Elian Cuvillier : Certes, nos contemporains ont besoin de ce langage imaginaire, mais en ce qui me concerne, il ne passe plus.

– Quelle est la portée de l'engagement chrétien ? Peut-il accélérer, retarder la fin ?

Frédéric de Coninck : Ni retarder, ni accélérer, mais anticiper ! La vie chrétienne en communauté est de l'ordre de l'anticipation du Royaume. Sinon la prédication n'est qu'une illusion.

Claude Baecher : Oui, le Saint-Esprit est l'avant-coureur du Royaume de Dieu, aussi pouvons-nous à la fois développer un certain optimisme et confesser notre pessimisme quant à la possibilité de performances humaines autonomes. L'anticipation pourrait presque être acte humain, mais elle doit, dans notre spiritualité, rester cadeau de Dieu et non pas devenir œuvre humaine.

Elian Cuvillier : Entre le fatalisme eschatologique et l'engagement actif, par exemple aux côtés des écologistes, il y a une troisième solution, celle qui vient d'une *saine* compréhension de la doctrine des deux Règnes chez Luther ! J'ai deux citoyennetés : en tant que chrétien, j'anticipe dans la célébration du culte et le témoignage de mes frères le règne qui vient, mais je suis aussi solidaire des autres hommes. Si ce monde passe, je dois pourtant faire tout ce qui est en mon pouvoir pour qu'il tourne le moins mal possible.

Claude Baecher : Luther sans sa double-éthique, c'est admirable ! (*rires*)

Elian Cuvillier : Luther sans sa double-éthique ne m'intéresse pas ! (*rires*)

(...)